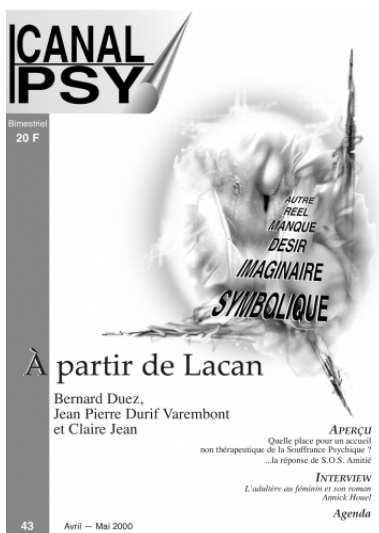




Canal Psy

ISSN : 2777-2055

Publisher : Université Lumière Lyon 2

43 | 2000 À partir de Lacan

Illustration : Jean-
Christophe Chabanon

🔗 <https://publications-prairial.fr/canalpsy/index.php?id=1086>

Electronic reference

« À partir de Lacan », *Canal Psy* [Online], Online since 04 novembre 2020, connection on 14 juin 2024. URL : <https://publications-prairial.fr/canalpsy/index.php?id=1086>

DOI : 10.35562/canalpsy.1086

INTRODUCTION

LACAN est réputé difficile, hermétique même. En consacrant un dossier à cet auteur, nous avons voulu faciliter l'accès à son œuvre en montrant comme elle se poursuit et se prolonge à travers la lecture et l'usage qu'en font des psychanalystes se reconnaissant dans cette filiation.

ISSUE CONTENTS

Dossier. À partir de Lacan

Bernard Duez

Trois configurations de l'autre pour un sujet

Jean-Pierre Durif-Varembont

Le sujet du désir et la loi dite « du père »

Claire Jean

D'un possible à dire... Une orientation dans l'enseignement de Jacques LACAN

Aperçu

Association SOS Amitié

Quelle place pour un accueil non thérapeutique de la souffrance psychique ?

Publications

Annik Houel and Monique Charles

L'adultère au féminin et son roman

Dossier. À partir de Lacan

Trois configurations de l'autre pour un sujet

Bernard Duez

DOI : 10.35562/canalpsy.1211

OUTLINE

L'apport de J. LACAN à la théorie de l'autre

L'autre au risque de l'originnaire

La séduction

La castration

La scène primitive

La nécessité du lien entre les trois fantasmes originaires

Trois configurations de l'autre

TEXT

L'apport de J. LACAN à la théorie de l'autre

- 1 L'apport lacanien consiste essentiellement à distinguer le grand autre l'« Autre » référant symbolique, trésor du signifiant mais aussi disait-il compagnon du langage. Cette figure de l'Autre s'opposait à la figure de l'autre, posé par lui comme objet petit a (a) objet de la demande et aliénant le sujet aux enjeux imaginaires du Moi. Nous nous trouvons donc dès lors en présence de deux autres l'Autre et l'(autre). L'un garantit le registre symbolique et l'autre est attaché pour une large part à la structure imaginaire du Moi. Cette dichotomie de l'autre permet également de distinguer entre une Autre condition de l'altérité et un autre objet de l'aliénation.
- 2 Cette structure dichotomique est particulièrement intéressante car elle introduit l'autre dans la dimension de la fonction. Cette problématique de la fonction de l'autre fut abordée mais trop vite évacuée dans l'article historique de J. LAPLANCHE et J.-B. PONTALIS de 1966. Ils montraient comment les fantasmes originaires impliquaient la présence de l'autre. En tentant de développer aussi bien l'une et

l'autre approche, j'ai fait travailler cette fonction de l'autre dans l'ensemble structurel celui des fantasmes originaires. Ceci m'a conduit à redistribuer cette fonction différemment.

L'autre au risque de l'originaire

3 Mon hypothèse est que chacun des fantasmes originaires représente une fonction de l'autre pour le sujet. Je me propose donc de reprendre la lecture des fantasmes originaires. Les caractéristiques communes à l'ensemble des fantasmes originaires sont les suivantes :

- structurellement, à la différence du fantasme subjectif, ils sont une scène et non un scénario ;
- temporellement, à la différence du fantasme subjectif, ils demeurent dans le temps de l'instant ;
- la figure de l'autre y est marquée de la généralité et de la neutralité propre à l'Imago ;
- l'événement imaginaire insère le sujet dans une histoire.

4 Cette lecture des fonctions de l'Autre m'a permis de comprendre également comment derrière le côté archétypique de la scène des fantasmes originaires se dressait la mise en scène du travail psychique imposé à l'autre par le sujet. Le travail que mettent en scène les fantasmes originaires n'est pas différent de celui que P. AULAGNIER appelle l'originaire. C'est ainsi que pour chaque fantasme je me suis contraint à dégager :

- *la scène imaginaire* (en reprenant largement les propositions de J. LAPLANCHE et J.-B. PONTALIS) ;
- *l'éprouvé* ;
- *l'image* ;
- *l'opération* par laquelle ce fantasme se construisait ;
- *la transformation* ;
- *la construction historique* qui en résultait¹.

La séduction

- La scène imaginaire : en se référant à l'incontournable article de J. LAPLANCHE et J.-B. PONTALIS il pourrait s'écrire : *On séduit un enfant si*

on accepte la théorie de la séduction généralisée développée

par J. LAPLANCHE, on pourrait préciser : *Une mère séduit un enfant.*

- L'éprouvé : la poussée pulsionnelle qui croît en place menaçant de déborder le Moi.
- L'image : est celle de l'autre qui est vécu comme excitant.
- L'opération : est l'actualisation sur l'autre de l'éprouvé pulsionnel, il s'agit d'un transfert originaire.
- La transformation : par l'interprétation que fournit la renonciation de la mère à son enfant comme objet sexuel, l'instauration de l'objet comme moyen vers un but : l'apaisement.
- La construction historique : la scène où l'autre importe la sexualité dans le sujet.

La castration

- La scène imaginaire : L'énoncé par lequel se présente ce fantasme est le suivant « On castré un enfant ». Je souligne l'importance du neutre « un enfant » comme figuration Symbolique de l'ambiguïté et de l'indécidabilité que vient traiter cette scène : nous sommes avant tout indice de sexuation.
- L'éprouvé : L'éprouvé est celui de la menace de perte. La scène de la corporéité convoquée par le fantasme originaire de la séduction se trouve ici traversé d'un éprouvé, celui de la perte de l'autre comme élément de sa propre corporéité. La découverte du sexe féminin va donner une actualité à cet éprouvé et vient constituer l'indice de la réalité de la déprivation.
- L'image : elle est celle du manque du phallus dans l'autre.
- L'opération : est celle de l'actualisation par le transfert de la déprivation ressentie par le sujet dans sa propre scène corporelle sur l'enjeu autour du manque du phallus dans la scène corporelle de l'autre (ou de quelques autres).
- La transformation : L'autre importe par deux fois la sexuation dans le sujet :
 - en mettant en évidence la possibilité du manque Réel du phallus sur sa scène propre ;
 - en assignant imaginairement dans l'interprétation violente le sujet comme phallique ou castré.
- La construction historique : À travers cette scène le sujet articule son histoire dans un rapport à son IDENTITÉ sexuée. D'entité où se localise

la pulsion il devient identique à lui-même comme homme ou femme dans cette refente introduite par l'autre.

La scène primitive

- La scène imaginaire. L'énoncé classique de ce fantasme serait : On crée un enfant (qui est moi-même). Je pense par contre que le « on » est ici trop indifférencié. Ce « on » est lié à une conception du fantasme originaire uniquement dans un rapport traumatique et non pas comme scène structurante. Il convient de substituer au « on » indifférencié le « ils » pluriel qui montre le travail sur l'ambiguïté imaginaire qui est dans cette scène où le sujet est en même temps présent et absent puisque non-encore créé. L'énoncé légitime me semblerait être *Ils créent moi-même*.
- L'éprouvé : C'est un éprouvé (pulsionnel) d'exclusion d'une relation pulsionnelle actuelle entre deux autres.
- L'image : Ce serait la scène de deux autres dans un lien pulsionnel excitant.
- L'opération : L'actualisation sur la figure des autres du destin à la mort. Il s'agit d'un transfert sur le couple.
- La transformation : elle s'énoncerait dans les termes suivants *Ils me créent moi-même mortel*. Cet énoncé montre la transformation qui opère, à savoir l'émergence des pôles de vacillation du sujet : me, moi, même dans le rapport à la limite ontologique du sujet : la mort. Les autres importent en même temps la mort et le désir dans le sujet. Cette transformation inscrit le désir comme détour par l'autre qui permet au sujet de ne pas se précipiter en une décharge nirvanique dans son destin à la mort.
- La construction historique : il s'agit de la scène où d'autres originent un sujet dans son destin à la mort réalisation de la limite ontologique du sujet. À travers cette scène, le sujet inscrit son histoire dans le rapport à sa limite ultime et inexorable : la mort.

La nécessité du lien entre les trois fantasmes originaires

- 5 Nous avons précédemment vu que la castration introduit une transformation de la scène de corporéité inventée dans le cadre du fantasme de séduction : l'autre séducteur par excès dans la séduction

introduit le défaut et le manque dans la scène de corporéité entre lui et le sujet castrable. Le vécu de cette menace confronte le sujet aux limites de la scène corporelle. Dans la scène primitive, articulée dans l'espace psychique de la nécessité et de la dépendance du lien à l'autre le sujet va vivre l'éprouvé de la solitude. Le sujet va lier cet éprouvé de solitude à travers le fait qu'il doit construire une scène à travers les indices perceptifs, sons, regards, perceptions furtives qui l'inscrivent dans un hors-jouissance d'un lien dont il perçoit l'intensité pulsionnelle. Cette inscription dans un hors-jouissance qui le contraint à travailler sur des indices et non sur la scène même, fonde le principe du lien aux autres et inscrit son principe dans un ailleurs qui invente le champ de l'Autre. Cette scène cumule en effet la présence des éléments fondateurs du champ de l'Autre, lien symbolique entre le rapport à l'autre du désir et le rapport de l'autre à la mort.

- 6 C'est cette inscription comme hors-jouissance d'une relation entre deux autres qui lui impose le travail psychique par où il s'invente comme créé dans cette relation qui lui permet d'être à la fois présent et absent. La séduction l'a confronté au vécu effractif de la jouissance et la castration à l'effraction de l'inscription de la perte dans ce lien. La scène primitive combinant ces éprouvés contraint le sujet à se poser comme présent hors-jouissance dans le rapport de ces deux autres. Lorsque l'on décrit la scène primitive en termes strictement traumatiques on manque bien sûr cette notion primordiale et fondatrice de l'altérité. La mort figurée à travers des vécus sadiques vient figurer à l'intérieur de la scène l'implicite de cette scène car, en se construisant comme créé par ces autres, le sujet se découvre comme mortel, comme inscrit dans l'inexorable du destin à la mort. La construction sadique est la traduction de l'éprouvé violent que les autres lui imposent. Cet éprouvé vient se figurer actuellement sur la scène de la corporéité, sous forme sadique, dans la suite du fantasme de castration. Il s'agit d'une figuration active de l'éprouvé subi dans cette invention originaire de l'être du sujet à la mort.
- 7 C'est pourquoi j'ai proposé l'énoncé suivant concernant la scène primitive : *Ils (me) créent moi-même mortel.*
- 8 La division du sujet, son décalage, son aphanisis, son fading, sont intégralement figurés dans les éprouvés liés à cette scène. La

réplication des polarités moïques de la conflictualité de cette phrase :
me, moi, même mortel montrent le travail à l'œuvre dans la scène de
la division du sujet et l'émergence des réappropriations subjectives :

- ME comme objet des autres,
- MOI comme principe de localisation et d'énonciation appropriatrice,
- MÊME comme principe de permanence subjective par-delà la division,
- l'ensemble se construit sous le primat du rapport à l'AUTRE des autres.

- 9 En fonction de cet ensemble d'éléments, je considère la scène primitive comme une suture du travail de l'originnaire : la scène primitive met en disposition l'ensemble des composants imaginaires, constitue le référent imaginaire qui permet l'appropriation du travail du Symbolique par le sujet. Nous verrons une telle forme apparaître en suture chaque fois que sous l'effet d'une situation potentiellement traumatique le sujet devra réactualiser le travail de l'originnaire : mise en lien d'éprouvés étrangement familiers (Unheimlich) qui le subvertit dans sa départition imaginaire entre intérieur et extérieur, Moi et Non-Moi, entre Soi et Non-Soi mais aussi entre sens et signification.

Trois configurations de l'autre

- 10 Ainsi qu'on peut le voir ci-dessus pour les fantasmes originaires le même travail est en cours pour les complexes familiaux et les hypothèses de base. Les fonctions de l'autre sont articulaires et articulent le point de consistance de ces fantasmes originaires. La figure de l'autre n'en sort pas tout à fait pour autant égale à elle-même. Si elle perd certes en mystère elle gagne en explicitation. Nous voyons apparaître à côté de la figure de l'autre comme référent une autre fonction de l'autre qui est celle de l'intrus. Si une fonction de l'autre est une fonction d'altérité telle qu'elle se trouve en potentialité dans la scène primitive lorsque le sujet s'inscrit comme Autre des autres c'est-à-dire comme dépositaire d'héritages qui ne sont pas nécessairement compatibles mais que, dans sa conflictualité et sa subjectivation il va intégrer ouvrant ainsi de nouvelles différenciations et de nouvelles signifiances.
- 11 La scène primitive lorsqu'elle opère, c'est-à-dire lorsqu'elle reste discrète, dans l'implicite et la latence du cadre subjectif est une fonction qui permet la suture de la conflictualité originnaire avec les

figures de l'autre et ce qu'elle comporte de désir de mort à l'égard du sujet. Elle invente donc la figure de l'Autre comme principe d'altérité de tout autre et permet au sujet de se dégager des effets d'aliénation à l'autre.

- 12 La castration lorsqu'elle opère, c'est-à-dire lorsqu'elle reste discrète, dans l'implicite et dans la latence du cadre subjectif suture les enjeux d'aliénation à l'autre (a) avec ce qu'elle comporte d'inscription dans la position de signifié de l'autre. Elle introduit en effet le principe différenciateur de la castration d'où toute réalité peut s'organiser dans un référent fut-ce sur le mode minimal du négatif. Elle permet de se dégager des effets d'intrusion psychique de l'autre.
- 13 La séduction lorsqu'elle opère, c'est-à-dire lorsqu'elle reste discrète, dans l'implicite et dans la latence du cadre subjectif, avec ce qu'elle comporte d'intrusion, constitue la suture de la relation d'ambiguïté à l'autre. Elle permet d'instituer l'autre comme non-moi fut-ce au prix de l'intrusion pulsionnelle. Elle permet de se dégager de cette impossibilité à destiner sa pulsion marquant l'organisation ambiguë de l'infans tant qu'il n'est confronté à l'interprétation violente.
- 14 Cette dernière figure de l'autre est celle de l'altération, figure la plus archaïque d'entre toutes, celle qui permet et contraint la relance du sujet dans un désir suffisant par-delà le vécu agonistique.
- 15 Cet autre de l'altération est comme la trace de pas dans le sable qui permet à Robinson de supposer la présence d'un autre, indice qui ne prendra sens et signifiante que de la tentative d'effacement (J. LACAN, *L'identification*). J. LACAN nous montre comment, si on entoure cette trace dans le sable d'un cercle qui la localise psychiquement, comme trace nous entrons alors dans l'ordre du Symbolique. Cet autre de l'altération nous permet après-coup de nous rendre compte que nous avons affaire à un sujet Réel. Cet autre de l'altération nous sommes contraints pour l'articuler symboliquement de l'entourer de ce cercle qui constituera cette trace comme signifiant et qui constitue à n'en pas douter une forme poétique de ce que P. AULAGNIER appelle un pictogramme. Cet autre-là appartient au déjà mort dans la mesure où il ne se laisse plus saisir que dans le Réel de sa trace, dans l'ordre du retrouver. Cet autre de l'altération constitue pour le sujet le référent Réel c'est-à-dire ce principe qui constitue le Réel comme ce que l'on retrouve à la même place et qu'il faudra secrètement encadrer du

référant imaginaire l'autre des fantasmes originaires pour que le sujet puisse le lier symboliquement.

- 16 Altérité, aliénation, altération, les trois fonctions par où un sujet s'invente l'Autre de tout autre.

BIBLIOGRAPHY

LACAN J., *Écrits*, Paris, Seuil, 1968.

LACAN J., 1938, *Les complexes familiaux*, réédition, Paris, Navarin éditeur, 1984.

LACAN J., *L'identification*, 191-62 inédit.

LAPLANCHE J. et PONTALIS. J.-B., 1964, « Fantasma originaire, fantasmes des origines, origine du fantasme », *Les temps modernes*, 215, p.1833-1868.

NOTES

- 1 Ce travail sera développé ultérieurement dans un collectif en cours à paraître autour de la problématique de l'adolescence et du corps.

AUTHOR

Bernard Duez

Maître de conférences à l'Institut de psychologie, Université Lumière Lyon 2

IDREF : <https://www.idref.fr/033698198>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000001628538>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/12453896>

Le sujet du désir et la loi dite « du père »

(Agrafes à partir de Lacan)

Jean-Pierre Durif-Varembont

DOI : 10.35562/canalpsy.1212

OUTLINE

La parole et le corps du sujet

Le miroir et le jeu des images

La loi du Père

La fonction symbolique du tiers dans les constructions de la filiation

L'interdit fondateur ou la castration symboligène

Perspectives de travail...

TEXT

- 1 FREUD invente la psychanalyse à partir de l'écoute de la névrose, mode particulier même s'il est assez commun d'un rapport au langage, aux pulsions et à l'objet, à l'autre et à soi-même qu'il désigne sous le terme de refoulement. Il en tire un dispositif technique et un mode d'élaboration théorique.
- 2 Jeune psychiatre confronté à la folie, LACAN aborde la psychanalyse à partir de la question de la psychose, déjà pointée par FREUD, celle du dénouage dans le sujet des sensations du corps d'un côté et du langage des mots de l'autre, à cause d'un mécanisme de non-advenue du symbole permettant ce nouage que, traduisant le terme freudien de Verwerfung, il propose d'appeler forclusion. Ce terme, repris du vocabulaire juridique indique que dans cette position subjective, le champ de la loi ne s'applique pas mais est rejeté en dehors.
- 3 Mon propos n'est pas de développer ici la théorie lacanienne de la psychose mais de partir de ce qui a amené LACAN à promouvoir la question de la loi à travers la production d'une nouvelle topique : le réel, le symbolique et l'imaginaire, trois registres indissociables et constituant la réalité. Comme d'autres auteurs, tels FÉRENCZI, Mélanie KLEIN, BION ou WINNICOTT, confrontés à l'insuffisance de l'élaboration freudienne, il la reprend, la prolonge et la refonde en tentant de

rendre compte des phénomènes qu'il rencontre dans sa pratique, à une autre époque que celle de FREUD et avec des patients différents. Cette clinique nouvelle et la réaction à une dérive psychologisante et adaptative du vif de l'expérience analytique amènent LACAN, dès le début de son enseignement (vers 1953), à retourner à FREUD pour le lire vraiment, en repensant l'appareil psychique à partir d'un modèle fondamental qui a la structure du langage.

La parole et le corps du sujet

- 4 C'est la parole qui fait l'homme et non l'homme qui fait la parole. Elle le spécifie et ne constitue pas un outil à sa disposition. FREUD l'avait déjà bien repéré en inventant la règle fondamentale de la technique analytique, celle de l'association libre. La parole d'un autre interprétant les besoins et les sensations va donner corps au sujet et lui permettre d'habiter son corps. Françoise DOLTO va tirer toutes les conséquences cliniques et théoriques de cette donnée de base, en développant le concept « d'image inconsciente du corps » (1984) que LACAN avait retenu comme pertinent dès les premières esquisses de DOLTO.
- 5 Parce que la parole voile et dévoile l'être tout à la fois, LACAN peut déduire une structure du sujet divisé, déterminé par le primat de la fonction symbolique qui lui permet par exemple, seul de son espèce, de jouer avec les symboles et les images pour évoquer la question de l'origine et intégrer la présence dans l'absence (cf. le jeu de la bobine décrit par FREUD). Le signifiant, en tant que « il représente le sujet pour un autre signifiant », est la marque sur chacun de l'empreinte langagière résultant de nos relations, dans la dépendance symbolique qui est celle de tout petit d'homme, avec nos parents d'abord, quelques autres ensuite. Les signifiants constituent le sujet et l'effacent en même temps car s'ils le désignent, aucun n'est le « je » à qui ils renvoient. Pour LACAN, le « je » n'est pas le moi. Il conçoit le moi comme une structure défensive imaginaire qui chute quand on parle vraiment au lieu de faire parler son image. Cela veut dire que le lieu de l'adresse et de la réponse de l'autre échappe à la représentation du moi sachant et percevant. Parce que le sujet n'est pas ce qu'il imagine ou ce qu'il dit ni non plus ce que l'autre en perçoit ou en connaît, il advient, dans ce rapport à l'altérité, dans un perpétuel mouvement

d'identification et de désidentification aux représentations et aux traits identificatoires, contrairement au psychotique qui est immédiatement ce qu'il dit ou ce qu'il ressent être, faute de cette coupure du signifiant, effet de la forclusion.

- 6 LACAN a ouvert ici la voie à une réflexion sur l'éthique de la psychanalyse comme éthique du sujet et de son désir, voie suivie à leur manière par de nombreux auteurs (cf. DOLTO, MANNONI, GUYOMARD, revue *Apertura*).

Le miroir et le jeu des images

- 7 Parce qu'il parle, l'homme produit des images qui lui permettent de se reconnaître, de se méconnaître aussi, et parfois de s'y perdre. Depuis le fameux article de LACAN sur « le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je » (1936-1949), de nombreux travaux ont porté sur l'articulation de la dimension imaginaire, en particulier narcissique, et de la dimension symbolique (son rôle de limite) de l'image : si nous avons une image c'est que nous ne sommes pas cette image, et cet écart qui nous fait souffrir mais qui nous fait vivre est un effet de la fonction symbolique. Dans le miroir on n'a jamais affaire ni à l'Autre ni à l'objet mais à l'image de soi ou à l'image de l'autre (qui surgissent sur le même axe).
- 8 F. DOLTO insiste beaucoup tout au long de son travail pour qu'on ne confonde pas l'image symbolique de soi avec l'image spéculaire qui ne montre qu'une face du sujet, ce qui est fondamental pour l'interprétation des dessins d'enfants dans l'espace de la cure. L'image inconsciente du corps n'est donc pas tant une image au sens habituel du terme qu'un substrat relationnel identificatoire. Cette accentuation de la dimension relationnelle du miroir qu'elle partage avec WINNICOTT lui fait interpréter comme « castration » cet écart entre le sujet et son image spéculaire là où LACAN y reconnaît une sorte de « jubilation ». Le vrai miroir de notre être c'est le visage de l'autre en tant que lieu où ça parle de nous (l'un, l'autre et leur rapport).
- 9 La fonction symbolique des images et le jeu du signifiant dans la parole adressée ne sont en aucune manière du seul domaine individuel ou familial. Le signifiant ne fait précisément de l'homme un

être sexué et généré, un être social et acculturé que parce qu'il dépend de la parole incarnée dans la rencontre avec autrui.

- 10 C'est cette dimension de la parole dans l'univers symbolique comme lieu de déploiement de l'institution du sujet que Pierre LEGENDRE va reprendre. Les discours normatifs de la culture comme le droit, la morale, la religion, constituent en quelque sorte des paroles adressées par avance aux individus concernant les fondements de la vie subjective et sociale. Parce que le sujet ne se crée pas tout seul mais advient dans le rapport aux autres et à l'Autre, dans une logique de transmission, la question de son aliénation constitutive à son image et au discours de l'Autre se pose (cf. le texte de B. DUEZ). Dans cette perspective, l'œuvre de LEGENDRE redéfinit le lien social comme rapport aux images fondatrices, c'est-à-dire à l'univers des fictions culturelles qui mettent en scène la question de l'origine et de la différence, en tenant compte du mode particulier de l'Occident d'instituer des images dans lesquelles les hommes se reconnaissent, enfin en étudiant comment notre société produit et transmet les assises symboliques de l'identité.
- 11 Il s'agit de penser le Tiers non seulement cliniquement mais aussi socialement et anthropologiquement, de repérer en quoi et comment il est symboliquement opérant dans la séparation d'avec soi et les autres par les mots, dans la différenciation des mots et des choses qui fait de nous des êtres raisonnables. Mais réfléchir sur la construction du principe de raison suppose de prendre en compte le non-raisonnable éclairé par la psychanalyse qui nous aide à comprendre comment le sujet reçoit la parole et y répond, dans une transmission de la loi du Père, c'est-à-dire des conditions de la différenciation subjective.

La loi du Père

- 12 Le mérite de la trilogie du réel de l'imaginaire et du symbolique est d'avoir éclairé la conception du phallus et son rôle dans le jeu des identifications œdipiennes. Sans cette référence nodale en effet, l'Œdipe perd sa valeur de mythe fondateur aussi bien pour l'universel que pour le particulier, pour se réduire à un élément d'une idéologie psychologique contestée à juste titre par beaucoup d'auteurs (à commencer par MALINOVSKI).

- 13 Dans l'épreuve de la castration en effet, le sujet ne manque de « rien » mais il s'éprouve comme manquant. La conceptualisation lacanienne permet de sortir de la confusion entre phallus et pénis. Elle permet de préciser ce qui reste flou chez FREUD : il a décrit comment la problématique du phallus s'ancre dans l'imaginaire (son rapport avec le pénis) tout en prenant soin d'utiliser deux termes distincts mais il restait à montrer comment cette problématique se déploie nécessairement dans une dimension symbolique structurante de l'identité subjective en rapport avec l'avènement du pouvoir non d'un papa mais de la métaphore du « Nom-du-Père ». Si « la castration est manque symbolique d'un objet imaginaire » comme le formule LACAN, elle n'est pas à confondre avec d'autres catégories de manque que sont la frustration et la privation. Cette manière de penser l'Œdipe n'est pas sans conséquences sur la conduite de la cure avec les enfants ou sur la compréhension d'un certain nombre de problèmes éducatifs (exemple le rôle de la castration dans le désir de savoir ; que se passe-t-il quand la castration n'est qu'une frustration ?). Autre conséquence clinique majeure : la carence de la fonction du père n'a rien à voir avec la présence ou l'absence du père réel car il s'agit de son éventuelle carence dans le complexe d'Œdipe et non pas dans la réalité familiale même si cette dernière ne peut être ignorée.
- 14 LACAN reprend donc pour le théoriser avec rigueur ce que FREUD avait élaboré entre autres dans *Totem et Tabou*, à savoir la question fondamentale du Père et de la transmission de la loi pour chacun et pour tous. La loi symbolique peut se définir comme la parole instituant les rapports de différences. Comme telle, elle articule le réel et l'imaginaire pour produire l'écart nécessaire entre la chose et le mot, entre le sujet et l'objet (cf. P. LEGENDRE, A. DIDIER-WEILL). Cet ordre de la culture s'impose comme loi du langage en tant qu'elle inter-dit de confondre le mouvement pulsionnel qui cherche l'apaisement de la tension par la consommation de l'objet et le désir qui vise ce qui n'a ni représentation ni objet, l'Autre comme lieu de l'adresse et source de la parole. Parce que la loi est donnée pour interdire la confusion d'avec l'objet au double sens de l'objet de la relation et de l'objet de la pulsion, la constitution de l'objet, pour LACAN et ceux qui s'y réfèrent, se subordonne toujours à la réalisation du sujet. C'est l'enjeu de ce que F. DOLTO désignera plus tard sous le terme de « castration symboligène ». Ajoutons que si la loi se donne dans la

transmission intergénérationnelle, cela veut dire qu'en aucun cas elle n'est produite par un arrangement comme on le voit tenter si souvent de nos jours. Les travaux de M. SCHNEIDER, P. LEGENDRE et de D. VASSE nous aident à réfléchir au fond de la problématique de l'interdit : « c'est interdit parce que c'est vrai » (D. VASSE) et non pas parce que ça nous arrange tous, ou encore l'interdit n'est pas tant affaire de régulation sociale que « de rendre possible la vie en la fondant sur la parole » (P. LEGENDRE). C'est un problème non de contrainte mais de vérité, celui de la différenciation humaine.

- 15 On comprend dès lors comment cette Loi du Père promue par LACAN revient à interdire l'indistinct pour faire naître l'un distinct, l'« un parmi d'autres » (D. VASSE). Certes, sur le plan imaginaire, le père intervient pour l'enfant comme privateur de la mère, l'enfant découvrant que sa mère obéit à une autre loi que sa « loi » sinon il devient vite l'enfant tyrannique du collage fusionnel. Et si le père « castre » la mère du phallus que représente l'enfant comme objet de son désir c'est à condition de ne pas se prendre pour le père tout-puissant dont PRÉVERT avait bien vu qu'il valait mieux qu'il reste aux cieux. Avec FREUD montrant la nécessité subjective de constituer le père mort par une opération de meurtre symbolique, LACAN nous avertit des effets aussi ravageants pour les fils de la toute-puissance d'un père que de son absence. Il est bien vrai que, d'une certaine manière, toute femme et tout enfant attendent du père qu'il les soulage du trop de pouvoir qu'ils peuvent prendre l'un sur l'autre du fait de la manière dont leur rapport interactif a commencé dans le jeu des identifications projectives. Le déplacement de l'objet phallique ainsi produit par la rencontre avec le principe du père ouvre pour chacun, le père y compris, la dialectique de l'être et de l'avoir dans le champ du désir comme désir de l'Autre.

La fonction symbolique du tiers dans les constructions de la filiation

- 16 Il ne s'agit évidemment pas de la personne du père, « des relations narcissiques et réelles avec un papa » (LACAN) mais du rapport à la fonction symbolique du tiers.

« Ce sur quoi nous voulons insister, écrit LACAN dès 1957, ce n'est pas uniquement de la façon dont la mère s'accommode de la personne du père qu'il conviendrait de s'occuper mais du cas qu'elle fait de sa parole, disons le mot, de son autorité, autrement dit de la place qu'elle réserve au Nom-du-Père dans la promotion de la loi » (*Écrits*, p. 579).

- 17 Pour qu'elle en tienne compte, encore faut-il qu'il ait une parole qui l'engage vis-à-vis de femme et enfant, ce qui pose la question de la valeur de la parole entre eux comme dirait F. DOLTO. Nous sommes les enfants de la parole qui s'échange entre les parents et dans la génération, au sein de la famille certes, mais aussi à travers les constructions socio-culturelles de la filiation.
- 18 Entre les membres du triangle œdipien, c'est la circulation de la parole en vérité qui permet à chacun d'advenir à son unique identité dans la différence des sexes et des générations à travers le jeu des identifications croisées. Et LACAN, désignant cette fonction signifiante sous le terme de Nom-du-Père, insiste sur la nécessité vitale de la vérité en matière de filiation, ouvrant la voie à toute une nouvelle réflexion sur les impensés généalogiques (ABRAHAM et TOROK, dans une perspective plus kleinienne, D. DUMAS), les secrets de familles (S. TISSERON) ou les effets confusionnants de l'inceste (M. SCHNEIDER, D. VASSE).
- 19 L'exigence de vérité enjeu dans la transmission de l'interdit vient de ce que la filiation de chacun est inscrite dans une histoire où aucun n'est la loi mais seulement le représentant à titre de maillon de la chaîne généalogique. « Impérative en ses formes mais inconsciente en sa structure » (LACAN, *Écrits*, p.276), la loi du désir de l'homme parlant n'est ni celle du père ni celle de la mère ni celle de l'enfant mais entre-dite dans le champ de l'univers symbolique de la culture. Passer de la soumission aux désirs des parents ou aux ordres du surmoi à l'obéissance à l'interdit de la parole, c'est cela en quelque sorte résoudre son Œdipe.
- 20 Toute l'œuvre de P. LEGENDRE sur l'articulation du biologique, du social et de l'inconscient, consiste à montrer que ce qui fait loi pour la structuration subjective n'est pas sans rapport avec ce qui fait loi pour le lien social sans pour autant les considérer comme

équivalentes. L'interdit en effet est construit culturellement et anthropologiquement par les montages juridico-institutionnels réglant l'alliance entre les sexes et l'ordre des filiations. Ces constructions sont les conséquences directes de ce qui spécifie l'humain comme être de langage, qu'un certain scientisme nous entraîne à oublier. L'ordre généalogique manifeste la prise de l'humain dans le jeu des signifiants qui le constituent et P. LEGENDRE développe une réflexion de fond sur ce qui n'est qu'esquissé par LACAN : les fondements de l'interdit, le pouvoir de nommer, l'institution des préférences et des tabous, le rapport des lois subjectives et des lois juridiques. « La filiation oblige à concevoir la clinique comme clinique de la loi, c'est-à-dire à mettre l'interdit et la fonction qui le soutient, l'office du père, dans la perspective que nous appelons triangulation du sujet » (1990, p.25). Dans cette perspective, la question du nom, le principe du Père et la problématique de la loi dans son rapport à la castration ont fait l'objet de nombreux travaux dont on trouvera quelques traces dans la bibliographie. Depuis son invention la psychanalyse en effet ne cesse de mettre en tension pour les articuler le corporel et le psychique, l'intérieur et l'extérieur, l'individuel et le social, la pensée et l'acte.

L'interdit fondateur ou la castration symboligène

- 21 F. DOLTO développe une pratique et une théorie appuyées sur une conception du sujet comme être désirant et parlant assez proche de celle de J. LACAN.

« LACAN nous dit des choses justes dans l'ordre symbolique, dans un registre d'abstraction qui recouvre un nombre de cas considérables ; c'est un travail de métaphore et de théorie, au sens où il vise des concepts. Je conçois mon rôle comme une manière à la fois métaphorique et métonymique d'illustrer son travail » disait-elle lors de son séminaire de psychanalyse d'enfants.

- 22 Là où LEGENDRE réfléchissant sur le rôle fondateur de l'interdit développe l'impact des discours normatifs comme manifestation de l'ordre symbolique dans la culture, F. DOLTO en indique le mouvement subjectif propre à l'enfant dans son lien de génération en montrant

l'importance des « castrations symboligènes » prégénitales et génitales dans le développement de l'enfant. Reprenant la distinction lacanienne de la castration de la privation et de la frustration, F. DOLTO comme à son habitude met les points sur les i de l'interdit : celui-ci n'a jamais pour but la rétorsion sadique ou la soumission de l'autre à son pouvoir (comme l'entend plutôt le névrosé) mais se donne comme promesse de quelque chose de plus satisfaisant dans l'ordre humain langagier, celui d'être quelqu'un pour un autre.

23 La « castration symboligène » permet la structuration de l'image du corps par la limite posée aux mouvements pulsionnels. L'interdit donné au bon moment dans une relation qui l'autorise réfère l'exercice pulsionnel non à sa satisfaction immédiate mais à ce qu'il vise au niveau du désir, l'Autre. La pulsion ne fonctionne donc pas pour elle-même mais est référée à autre chose grâce au codage produit par la parole d'un autre qui reconnaît le désir qui s'y agit. Elle est ordonnée à la rencontre intersubjective dans le jeu de la demande et de la réponse, dimensions auxquelles un discours normatif comme le droit s'intéresse dans sa recherche du non-consentement pour définir la transgression de la violence. Le corps de l'autre et le sien propre ou une zone érogène ne sont pas consommés en tant qu'objet pulsionnel mais deviennent le lieu d'un échange signifiant, dans le don d'amour par exemple. L'expression « symboligène » indique ainsi que la castration a des effets « humanisants » : elle fait advenir le sujet, désidentifié de l'objet, dans une certaine liberté par rapport aux contraintes pulsionnelles. Par exemple, l'effet de la castration orale qui interdit de sucer tout le temps c'est de libérer la bouche pour pouvoir parler et dire à l'autre qu'on l'aime au lieu de le cannibaliser. La castration est nécessairement symboligène en ce sens qu'elle distingue le besoin, la pulsion et le désir. Elle permet d'habiter son corps dans l'espace et dans le temps.

24 En conséquence, pour F. DOLTO, la psychothérapie analytique n'a pas à donner la castration mais à permettre la révélation de son désir, de là où elle n'a pas eu lieu, de ses causes et de ses effets, soit du côté des parents soit du côté de l'enfant. C'est le dispositif de la cure, en particulier la position subjective de l'analyste dans le transfert qui va avoir pour effet de remettre en route l'opération de la castration : l'enfant se remet à grandir au lieu de rester régressé et souvent les parents grandissent en même temps que lui. J. CLAVREUL témoigne de

la même orientation en ce qui concerne la cure avec l'adulte : « le rôle d'un psychanalyste n'est en aucune façon de ramener quelqu'un dans la norme mais de faire apparaître à quelles lois obéit celui qui vient en analyse ».

- 25 L'interdit est d'ordre relationnel et ne relève donc pas d'abord d'un impératif de maîtrise des pulsions. Il est structurant de l'identité en tant que parole différenciatrice transmise dans la génération. Le désir n'est pas sans loi et cela pose la question, celle mise au travail dans la cure analytique, de la vérité de ce désir et de la liberté du sujet soumis à la détermination signifiante, à la dynamique des pulsions et à la force plus ou moins grande du surmoi. Voilà pourquoi, comme l'écrit P. GUYOMARD, l'éthique du désir est en fait une éthique de la loi du désir. La question des rapports du sujet du désir et de sa loi traverse toute l'œuvre diversifiée, complexe et parfois contradictoire de LACAN, d'autant qu'il fait appel à d'autres sciences humaines et à des modèles tirés d'autres champs épistémologiques comme la linguistique ou les mathématiques, suivant en cela la démarche de FREUD.

Perspectives de travail...

- 26 Ce numéro de *Canal Psy* peut contribuer à démystifier la réputation d'une œuvre hermétique qui ne doit sa difficulté qu'à la rigueur théorique nécessaire pour rendre compte d'un objet hypercomplexe, l'inconscient, et à l'exigence éthique d'une élaboration de la pratique. La difficulté en question vient de ce que LACAN développe à la fois un discours théorique appuyé sur une logique hypothético-déductive et une phénoménologie clinique du sujet. On ne résume donc pas en quelques lignes l'œuvre d'un auteur aussi majeur que LACAN. FREUD défendait les complications de la théorie tant qu'elles restent adéquates à l'observation, demandant à ses lecteurs la patience du temps pour comprendre. LACAN de son côté disait volontiers qu'il n'avait pas écrit ses *Écrits* pour qu'on les lise mais pour qu'on les entende. Cela veut dire que les textes psychanalytiques peuvent nous parler au-delà d'une compréhension (ou non) immédiate parce qu'ils font résonner en nous des relations inconscientes irreprésentables, l'essentiel étant qu'ils nous mettent au travail aussi bien pour notre pratique que dans son élaboration. C'est pourquoi l'œuvre orale et les

nombreux travaux publiés dans le sillage de LACAN méritent d'être travaillés à plusieurs, ce qui se passe souvent sous forme de groupes ou de cartels, et confrontés à d'autres perspectives comme celle des Anglo-Saxons par exemple.

- 27 Parce que, comme le disait LACAN en 1953, « la responsabilité de l'analyste, chaque fois qu'il intervient par la parole, est de reconnaître ou d'abolir le sujet comme tel » (*Écrits*, p. 300), l'enjeu est grand pour la psychanalyse elle-même aujourd'hui : c'est celui de sa capacité à sortir de ses dogmes, de ces certitudes et de son repli sur elle-même pour répondre au défi des nouvelles souffrances psychiques nées de la montée du scientisme biologisant et du renouveau du fanatisme religieux, comme l'écrivait E. ROUDINESCO lors de sa recension du séminaire de LACAN, *Les formations de l'inconscient*, dans *Le Monde*. « À cet égard, concluait-elle, le défi lancé par LACAN au lendemain de la capitulation du nazisme, de donner une place centrale à un sujet de l'inconscient saisi dans sa liberté mais contraint par une loi symbolique, est toujours pertinent » (*Le Monde*, 12/06/98).
- 28 « Pour libérer sa parole, le sujet est introduit par la psychanalyse au langage de son désir » disait LACAN, reformulant à sa manière ce que FREUD indiquait comme perspective pour la cure : « là où est ça, "je" dois advenir ». Parce que la parole n'est pas l'apanage des psychanalystes alors même que la psychanalyse apparaît comme le lieu privilégié où chacun peut interroger ce que parler et désirer veut dire, nous y sommes concernés, comme psy ou futur psy certes, mais aussi plus sûrement comme femme et homme engagés dans la cité.

BIBLIOGRAPHY

ABRAHAM N. et TOROK M., *L'Écorce et le Noyau*, Aubier, 1978.

APERTURA (revue), « L'inconscient a-t-il un fondement éthique ? », 3.

ASSOUN P.L., *La haine, la jouissance et la loi*, ed. Anthropos, 1995.

CLAVREUL J., *Le désir et la loi*, Denoël, 1987.

CLERGET J. et autres, *Places du père, violence et paternité*, PUL, 1992.

DIDIER-WEILL A., *Les trois temps de la loi*, Seuil, 1995.

DOLTO F., *Image inconsciente du corps*, Seuil, 1984.

- DOLTO F., *Séminaire de psychanalyse d'enfants*, 3 vol., Seuil, 1982-1988.
- DUMAS D., *L'ange et le fantôme*, Minuit, 1985.
- DUMAS D., *Sans père et sans parole*, Hachette, 1999.
- GUYOMARD P., *Le désir d'éthique*, Aubier, 1998.
- LACAN J., 1936-1949, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », in *Les Écrits*, édit. Seuil, 1966.
- LACAN J., 1954, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », in *Les Écrits*, édit. Seuil, 1966.
- LACAN J., 1957, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », in *Les Écrits*, édit. Seuil, 1966.
- LAPLANCHE J., « La castration, ses précurseurs et son destin », (année 1973-74) in *Problématiques II*, PUF.
- LEFORT R. et R., *Naissance de l'Autre*, Seuil, 1980.
- LEGENDRE P. et A., *Filiation (fondements généalogiques de la psychanalyse)*, Leçon IV, suite 2, Fayard, 1990.
- LEGENDRE P., *Dieu au miroir (étude sur l'institution des images)*, leçon III, Fayard, 1994.
- MANNONI M., *De la passion de l'Être à la « folie » de savoir*, Denoël, 1988.
- NASIO J.-D. et DOLTO F., *L'enfant du miroir*, Rivages, 1987.
- ROSOLATO G., *Essais sur le symbolique*, Gallimard, 1969.
- SAFOUAN M., *Études sur l'Œdipe*, Seuil.
- SCHNEIDER M., *La parole et l'inceste*, Aubier.
- SÉMINAIRE 1956-57, *La relation d'objet et les structures freudiennes*, Seuil, 1994.
- SÉMINAIRE 1957-58, *Les formations de l'inconscient*, Seuil, 1998.
- VASSE D., *Un parmi d'autres*, Seuil, 1978.
- VASSE D., *Inceste et jalousie*, Seuil, 1995.

AUTHOR

Jean-Pierre Durif-Varembont

Maître de conférences à l'Institut de psychologie, Université Lumière Lyon 2

IDREF : <https://www.idref.fr/069754934>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000004844738>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/15559512>

D'un possible à dire... Une orientation dans l'enseignement de Jacques LACAN

Claire Jean

DOI : 10.35562/canalpsy.1214

TEXT

1 Sur les pas de FREUD, dont l'un autour du jeu du langage¹, Jacques LACAN a souligné le statut particulier de l'équivoque. Elle permet le plaisir partagé d'un sens possible, elle en marque aussi la limite et laisse un reste irréductible au sens. Je tenterai de déplier cette équivoque entre possible et impossible, elle est au cœur de l'enseignement de LACAN et au cœur de l'expérience analytique. La contingence d'une rencontre, puis l'analyse, ont ouvert pour moi la voie de cet enseignement qui tend à cerner le plus difficile à penser auquel chacun est confronté. Le passage de FREUD à LACAN se trouve à cette limite du dire. Il me semble que là se trouve aussi un des points d'origine de l'invention par Alain-Noël HENRI de la Formation à Partir de la Pratique. Depuis l'expérience du réel, de ceux qui s'en approchent au plus près, il a construit l'offre qu'ils en dégagent un savoir à la fois particulier et transmissible. Comment ce savoir se noue-t-il à la découverte freudienne telle que LACAN en dessine les termes ? Je choisirai ici ceux de l'imaginaire, du symbolique et du réel en marquant la limite que comporte chacun, la part d'impossible, le point de vide qui appelle et permet un nouage. Nous suivrons donc ce fil, un parmi d'autres pour nous orienter dans l'enseignement de LACAN en repérant ses différentes élaborations du stade du miroir, en dégageant les avancées qu'il permet et leurs conséquences dans la pratique. Le travail d'un enfant nous enseignera de façon centrale par la construction singulière d'une issue qu'il trouve depuis notre présence. L'expérience analytique va-t-elle au-delà de cet impossible à dire que, cependant, nous ne renonçons pas à tenter de dire ? Question centrale de l'enseignement de LACAN, question ouverte par FREUD², elle touche à la question de la fin de la cure.

2 C'est sur le terrain de la clinique dont il rend compte dans sa thèse³ et de la référence au FREUD de la deuxième topique⁴ que LACAN

s'intéresse au stade du miroir dégagé en 1934 par Henri WALLON d'un point de vue génétique et développemental. Il reconstruit cette observation en 1936 lors d'une communication orale, mais c'est le texte de 1949, *Le stade du miroir*⁵ qui fait première référence. L'enfant se voit⁶ dans l'autre du miroir dans une « assomption jubilatoire de son image spéculaire⁷ ». Il anticipe son image comme totalité et constitue son moi entièrement au-dehors. Cette identification imaginaire est au fondement du narcissisme et de l'aliénation primordiale à l'image où se forme le moi idéal. Elle entraîne la rivalité agressive, l'enjeu de vie ou de mort : ou toi ou moi. À l'espace imaginaire est donc liée la vie pulsionnelle. Dans ce texte, LACAN dégage une aliénation imaginaire nécessaire, « matrice symbolique⁸ » écrit-il, et en même temps aliénation qui fait impasse : « ce nœud de servitude imaginaire que l'amour doit toujours redéfaire ou trancher⁹ ».

- 3 LACAN poursuit son élaboration du stade du miroir¹⁰. Dans l'article de 1966, « De nos antécédents »¹¹, il met en évidence la différence entre la vue et le regard et le moment où l'enfant se retourne en une interrogation, une attente de nomination et de reconnaissance par l'autre qui l'assiste. Il souligne « l'échange des regards », « objet le plus évanouissant à n'y apparaître qu'en marge¹² ». L'échange des regards prend là statut d'objet petit a, c'est-à-dire d'objet cause du désir. Dans cet écart entre vision et regard, à cette place du manque « le regard ne se présente à nous que sous la forme d'une étrange contingence, symbolique de ce que nous trouvons à l'horizon et comme butée de notre expérience, à savoir le manque constitutif de l'angoisse de castration¹³ ». L'enfant se retourne et attend une parole autour d'une interrogation « Que suis-je pour l'Autre ? » à laquelle ne peut répondre l'image. Mais la réponse de l'Autre est toujours partielle, insatisfaisante. Elle passe par le langage, le langage qui implique une perte. Cette réponse est celle de l'Autre maternel qui accepte de manquer, de désirer et d'être désirée, ailleurs qu'en son enfant. LACAN construira à cette place son concept de métaphore paternelle. Certes, le père dit non, séparant la mère de son enfant, mais il autorise aussi. Il « entérine » un autre désir : « le nom du père en tant qu'il est capable d'entériner le message¹⁴ ».

- 4 Sébastien dont j'ai déjà parlé¹⁵ n'est plus à l'âge du miroir. Il a traversé antérieurement cette expérience, mais la situation extrême où il se

trouve confronté réactualise les enjeux du stade du miroir. Il a pu se saisir de mon offre pour en faire un nouveau passage.

5 « Pourquoi pas » a dit le père de Sébastien et sa mère a acquiescé, au bord des larmes. Ces signifiants répondaient à ma proposition de travail avec leur enfant. Ils résonnaient pour moi dans l'équivoque : entre l'interrogation et le « pas » de la négation ou le « pas » qui pouvait aussi bien faire passage depuis le savoir que les parents me supposaient.

6 Sébastien a quatre ans et demi. Son adaptation est très difficile à l'IMP pour enfants infirmes moteurs cérébraux où il est accueilli depuis peu. Il hurle durant des heures, cris de douleur, de refus, de rage. Comment savoir ? Les différentes interprétations liées à son histoire font de plus en plus pression sur lui sans apporter de pacification. La pente, du côté du sens, du pouvoir magique de la parole et de l'interprétation qui soutient le travail auprès des enfants risque de mettre au seul compte de l'enfant la question de la faille et du manque, alors que c'est le manque de l'Autre qu'il interroge. Sur cette impasse du sens je me suis engagée auprès de Sébastien en entendant dans sa façon de soutenir par le cri même un appel, appel qui permet l'engagement transférentiel. Le premier placement dans un centre spécialisé réactualise pour lui et ses parents les circonstances dramatiques de sa naissance. Elles laissèrent des lésions cérébrales irréversibles touchant au langage et à la motricité. Mais ces explications causales ne nous disent rien de la position subjective de cet enfant, ni de ce qui lui donne corps, c'est-à-dire de la parole de l'Autre.

7 Je rencontre tout d'abord Sébastien dans son groupe, au milieu des autres enfants. Il hurle en leur présence et à leur vue. Je dois m'écarter un peu avec lui. Il marque quelques pauses lorsque je viens, et m'indique du regard un livre que j'ai proposé de raconter. Peu à peu ses cris changent de tonalité, plus bas et plus espacés. Je reconnais une sorte de lallation lorsqu'il cherche du regard le livre qui manque parfois à sa place. La différence dans ces cris a marqué un déplacement de sa part, du visuel au regard. Alors le cri devient demande, chaîne signifiante, quand un Autre se constitue pour l'entendre. Le cri de Sébastien change alors, fait coupure et laisse un reste que recueille l'objet livre. C'est une histoire dont les signifiants

« détruit », « cassé », « dévoré » provoquent des manifestations de plaisir. Histoire des trois petits cochons qui sont plus ou moins malins, leurs maisons plus ou moins solides, où le loup parle, nomme, mais risque de dévorer. Enjeu de vie ou de mort, non seulement au plan vital, mais également au plan libidinal. Sébastien prend plaisir à la chaîne signifiante du conte. Elle enserme la pulsion et pose la question de l'objet qu'il est pour l'Autre : que me veut-il cet Autre du langage et de la dévoration possible ? Mais aussi, que suis-je pour l'Autre ?

8 Lors de ma proposition de travail avec leur enfant, les parents de Sébastien marquèrent leur étonnement : n'est-il pas trop handicapé ? Peut-il comprendre ? Est-ce possible avec son caractère de cochon ? Sébastien se tortille dans la coquille qui le contient rassemblé. Nous échangeons un regard. Je dis que oui. Le « pourquoi pas » du père fait décision. Sa femme a ajouté : « Vous savez, heureusement que nous l'avons ». Nous pouvons entendre les signifiants qui déterminent Sébastien, porteurs des idéaux blessés de ses parents et de la part d'illusion, effet de leur désir, mais aussi sa place d'objet, cette place qui fonde le petit d'homme, place « de ce qu'il a été pour l'Autre dans son érection du vivant¹⁶ ». Place énigmatique : ce nous fait énigme pour l'enfant d'un désir dont il n'est pas seul la cause. Cette place à prendre pour l'enfant ne va pas sans risques, LACAN nous le dit dans sa « Lettre à Jenny Aubry »¹⁷ : « à mesure de ce qu'il présente de réel, il est offert au plus grand subornement dans le fantasme » et « il peut aliéner en lui tout accès possible de la mère à sa propre vérité, en lui donnant corps, existence et même exigence d'être protégé. » Ainsi l'enfant dépend de ce qui se déroule dans l'Autre, ce n'est pourtant pas sans un certain choix de sa part.

9 Sébastien a accepté de venir avec moi. Le temps de la séance il est hors de sa coquille qui le tient habituellement rassemblé. Nous sommes au sol sur un tapis afin qu'il puisse se mouvoir sans risque car il n'a pas la maîtrise de son corps. Celui-ci peut donner une image désarticulée, disloquée, mais il ne s'éprouve pas ainsi quand mon regard le rassemble et ma parole le nomme. Sébastien doit en passer par mes questions et mes gestes pour choisir un jeu. C'est celui d'une maison Playmobil et ses personnages qui retient son attention. Il remplit la maison et la vide avec maladresse mais avec méthode. Je propose différentes versions d'une histoire de famille. Il ne semble

pas y prêter attention. Je veux introduire le personnage de l'enfant, mais celui-ci a disparu. Je dis « Comment continuer l'histoire ? » Sébastien rit. Lorsque je le relève en fin de séance, parfois le personnage tombe d'entre ses jambes, ou bien je le trouve loin, hors de l'espace du tapis. Je pense tout d'abord au hasard car cet enfant a très peu de mouvements volontaires et précis. Pourtant il répètera cette disparition à chaque séance. Le jeu où il fait disparaître le personnage « enfant » gardera un côté fixe, répétition imaginaire autour d'un point de réel, celui-ci pourrait être mis en rapport avec le traumatisme initial où venant au monde il a été si près de mourir. Je l'entends plutôt comme une répétition de la question de ce qu'il est pour l'Autre. Cette répétition entre imaginaire et réel se noue au symbolique du jeu de disparition grâce au transfert et à partir de l'histoire racontée. C'est le plaisir d'une répétition. L'identification imaginaire s'articule à la chaîne signifiante qui fait différence, comptage depuis un point de vide. Il joue sa perte et met à l'épreuve le manque dans l'Autre. Sébastien a joué sa perte au lieu de l'Autre que j'ai représenté un moment pour lui, Autre dont l'incomplétude permet à l'enfant l'amorce d'une construction fantasmatique. Le regard a joué un rôle important, objet petit a dont parle LACAN en 1960 : « En tant que sélectionné dans les appendices comme indice du désir, il est déjà l'exposant d'une fonction qui le sublime avant même qu'il l'exerce, celle de l'index levé vers une absence dont l'est-ce n'a rien à dire, sinon qu'il est de là où ça parle¹⁸. » De là où ça parle, de sa position de petit sujet divisé, de cette position dont il est responsable, Sébastien a pu consentir à tisser des liens avec les autres, consentir à sa parole à travers un langage symbolique fait de pictogrammes.

- 10 Ce travail dans un cadre institutionnel, relayé par des membres de l'équipe éducative alors que Sébastien ne se rendait plus anonyme par ses cris, a permis à l'enfant de s'extraire de la specularité d'une voie imaginaire où l'avait engagé un mode de défense agressif et mortel. Il a gardé son « caractère de cochon », comme disait son père, trait de caractère qu'il sait désormais rendre acceptable et qui lui est sans doute nécessaire, comme un pli pris à se défendre contre le réel.
- 11 Par son élaboration de l'expérience du miroir, LACAN met en évidence la façon dont le petit d'homme se constitue tout au-dehors, certes par une identification à l'autre de l'image, mais image trouée par

« l'échange des regards » : « ce qui se manipule dans le triomphe de l'assomption de l'image du corps, c'est cet objet le plus évanouissant à n'y apparaître qu'en marge : l'échange des regards¹⁹ ». Le regard, mais aussi la voix²⁰, ouvre à la question de l'Autre dans sa dimension imaginaire. Elle ne se réduit pas à la relation en miroir à l'autre de la relation spéculaire. Le sujet se trouve sous le regard de l'Autre, « Jamais tu ne me regardes où je te vois²¹ ». Cette non-coïncidence marque la place du signifiant du désir, le phallus, qui reste voilé et inaccessible, où imaginaire et symbolique sont étroitement liés.

- 12 Ce champ de l'imaginaire sur lequel nous avons insisté est donc plus complexe qu'il n'y paraît. Il doit être pris en compte dans la clinique du sujet ainsi que dans la clinique des groupes²². De là seulement, un nouage est possible. Pour Sébastien il est passé de l'insupportable de l'image des petits autres auxquels il collait sa propre image, au consentement à l'Autre à travers l'amour de transfert, à l'Autre symbolique par la mise à l'épreuve du manque dans l'Autre : jouant à sa manière avec la disparition et assumant son « caractère de cochon », point où en est resté le travail.
- 13 Depuis le pas franchi lors des différentes reprises du stade du miroir, LACAN va poursuivre son enseignement en privilégiant le champ du symbolique non sans une certaine déconsidération de celui de l'imaginaire : « Il nous fallait déblayer l'imaginaire dans la structuration du sujet comme trop prisé par la technique²³. » Pourtant la question de la place de l'imaginaire dans la structure du sujet et dans son économie continuera d'animer sa recherche, mais désormais il appuie son retour à FREUD sur la première topique, c'est-à-dire sur l'hypothèse de l'inconscient qui parle en ses formations (rêve, mot d'esprit, oubli de nom et autres symptômes) lui permettant d'avancer la formule auquel on le réduit trop souvent : « l'inconscient est structuré comme un langage ». « Notre titre ["L'instance de la Lettre dans l'inconscient"] fait entendre qu'au-delà de cette parole, c'est toute la structure du langage que l'expérience analytique découvre dans l'inconscient²⁴ ». LACAN s'enthousiasme comme FREUD pour le déchiffrement possible par le pouvoir de la parole, ainsi en 1953, son très beau texte sur l'inconscient²⁵, enthousiasme que son amie Françoise DOLTO maintiendra au plus vif de son enseignement. LACAN démontre comment l'enfant est pris d'emblée dans un bain de langage qui lui préexiste et le détermine. Le langage est, en ce sens,

l'Autre primordial. L'accès au symbolique du petit humain part de cette aliénation première articulée à l'aliénation imaginaire. LACAN a montré avec l'expérience du miroir comment le symbolique se révèle au sujet au lieu même de l'imaginaire, lui permettant de se compter au champ de l'Autre. Cet accès au symbolique passe par la réponse de l'Autre à l'interrogation de l'enfant au miroir, réponse de reconnaissance et de nomination. Elle inscrit aussi un manque. À cette place du manque l'enfant va s'identifier à un trait qu'il prélève dans la réponse de l'Autre, « trait unaire » dit LACAN à partir de FREUD²⁶, « trait unaire qui, de combler la marque invisible que le sujet tient du signifiant aliène le sujet dans l'identification première qui forme l'idéal du moi²⁷ ». Le trait unaire fait à la fois un du compte possible qui inscrit le sujet au lieu de l'Autre et marque de jouissance attachée à cette première identification. L'inconscient est tissé de ces traits, signifiants primordiaux de l'histoire de chacun qui peuvent être repérés par le travail analytique. Reste un impossible à dire qui a partie liée avec le réel, avec ce que LACAN nommera aussi la jouissance, cet au-delà du principe du plaisir. On peut entendre dans les nominations « trop handicapé », « caractère de cochon », par les parents de Sébastien, des traits unaires de son histoire, traits de reconnaissance et de jouissance qu'il met en jeu grâce au transfert.

- 14 Le procès du symbolique par LACAN, que nous venons d'esquisser très rapidement, engage le travail analytique dans le déchiffrement, par l'interprétation, des formations de l'inconscient et en marque la limite, limite sur laquelle a buté FREUD lors de son expérience clinique comme de son élaboration théorique. LACAN, dans toute la dernière partie de son enseignement, va chercher comment transformer cette limite en un possible.
- 15 C'est au point d'impossible du miroir, soit un trou de l'imaginaire, à rendre compte de l'être du sujet et de ce qu'il est pour l'autre comme objet, que le symbolique s'articule. Mais le symbolique comporte aussi un impossible, lié au refoulement originaire, trou de structure autour de cela qu'il n'y a pas d'inscription possible dans l'inconscient du rapport entre l'homme et la femme, ce que LACAN formule dans son séminaire « Encore » par « il n'y a pas de rapport sexuel²⁸ » et qu'il démontre dans les formules de la sexualité²⁹. C'est la condition même de la mise en jeu de la fonction phallique, c'est-à-dire de la condition du désir et de la liaison sexuelle. L'impossible à dire est

identifié par LACAN comme étant du champ du réel, réel troué par l'introduction du signifiant alors que l'Autre maternel répond à la demande de l'enfant.

- 16 À partir du trou cerné en chacun des champs de l'imaginaire, du symbolique et du réel, à partir de ce qu'il définit comme « ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire³⁰ » LACAN indique que le symptôme puisse faire nouage, nouage rendu possible par le travail analytique, par la présence d'un analyste, par le désir de l'analyste, et le consentement au nouage le plus singulier que forme pour chacun la particularité de son symptôme, autrement dit une réconciliation avec la revendication pulsionnelle. LACAN résume cela par « savoir y faire avec son symptôme³¹ ». Ce n'est jamais définitif. Les circonstances de la vie, le surgissement de signifiants, traits unaires jusqu'ici refoulés, la confrontation dans la pratique avec le réel de la jouissance, peuvent conduire à un nouvel appel à la présence de l'analyste.
- 17 Quant à Sébastien, ce nouage par le symptôme est sans doute une particularité de son caractère, une façon qui lui est propre de taquiner, d'agacer les autres, enfants et adultes, de les provoquer, à l'endroit même de leur point faible, non sans un certain humour ce qui le rend malgré tout attachant et sociable. Nous pouvons repérer là, sans y insister plus, ce qu'il en est pour lui du nouage entre l'imaginaire, le symbolique et le réel.
- 18 Quel symptôme pour qui fait un certain chemin à la FPP ? Le symptôme est ce qu'il y a de plus particulier à un sujet, mais dans ce dispositif, il arrive qu'il se cristallise dans un écrit, mise en œuvre d'une articulation entre subjectivité, clinique et théorie, autre nouage par où passe le serrage du réel, d'un possible à dire.

NOTES

1 S. FREUD, 1905, *Le mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient*, Gallimard coll. Connaissance de l'inconscient, 1988.

2 S. FREUD, 1937, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin » in *Résultats, Idées, Problèmes*, II, PUF, 1985, p. 231.

3 J. LACAN, 1932, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Seuil, 1975.

- 4 Sur ce point cf. P. JULIEN, 1985, *Le retour à Freud de J. Lacan*, EPEL, 1990.
- 5 J. LACAN, « Le stade du miroir » in *Écrits*, Seuil, 1966, p. 93-100.
- 6 La matérialité du miroir peut manquer, ainsi que la vue, car le processus de reconnaissance est psychique, lié à la présence de l'autre.
- 7 J. LACAN, *ibid.* note 5, p. 94.
- 8 J. LACAN, *ibid.* note préc., p. 94.
- 9 J. LACAN, *ibid.* note préc., p. 100.
- 10 J. LACAN, cf. les différentes références indiquées dans l'index raisonné des concepts majeurs établi par Jacques Alain MILLER, in *Écrits*, p. 398.
- 11 J. LACAN, 1966, « De nos antécédents » in *Écrits*, pp. 69-70.
- 12 *Ibid.* note préc., p. 70.
- 13 J. LACAN, 1964-1965, « Le Séminaire », Livre XI, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, 1973, pp. 69-70.
- 14 J. LACAN, 1957-1958, « Le Séminaire » Livre V, *Les formations de l'inconscient*, Seuil, 1998, p. 154, passage commenté par J. A. MILLER, séminaire de Barcelone, 1998.
- 15 C. JEAN, février 1996, intervention à la journée organisée par l'Association de la Cause Freudienne Rhône-Alpes à Lyon sur le thème « Les séparations ». Le cas clinique est repris ici sous l'angle du nouage des champs de l'imaginaire, du symbolique et du réel.
- 16 J. LACAN, 1958, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache » in *Écrits*, Seuil, 1966, p. 682.
- 17 J. LACAN, 1953, « Lettre à Jenny Aubry », introduction au livre *Enfance abandonnée*, épuisé, texte que l'on peut trouver au Centre de Documentation Psychanalytique à Lyon.
- 18 Sur ce débat cf. P.-L ASSOUN, 1992-1994, « Le regard et la voix », I et II, *Anthropos*, 1995.
- 19 Cf. note 11, p. 70.
- 20 Cf. note 18.
- 21 J. LACAN, 1964-1965, « Le Séminaire », Livre XI, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, 1973, p. 95.
- 22 R. KAËS, 1982, *Le travail analytique dans les groupes*, Dunod, 1982.
- 23 J. LACAN, *Remarque sur le rapport de Daniel Lagache*, op. cit., p. 682.

- 24 J. LACAN, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », in *Écrits*, op. cit., p. 494-495.
- 25 J. LACAN, 1953, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », in *Écrits*, op. cit., p. 259.
- 26 S. FREUD, 1921, « Psychologie collective et analyse du moi », in *Essais de psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, 1985 (concernant l'identification primordiale à un trait de l'autre).
- 27 J. LACAN, « Subversion du sujet et dialectique du désir... » in *Écrits*, op. cit., p. 808.
- 28 J. LACAN, 1972, « Le Séminaire », Livre XX, *Encore*, Seuil, 1975, p. 14.
- 29 *Ibid.*, p. 67-68.
- 30 *Ibid.*, p. 55.
- 31 Cité et commenté par Esthela SOLANO, membre de l'École de la Cause Freudienne, Paris, lors d'une conférence de l'ACF Rhône Alpes, Ce qui cesse et ce qui ne cesse pas de s'écrire à la fin de l'analyse, 21/11/1998.

AUTHOR

Claire Jean
Psychanalyste

Aperçu

Quelle place pour un accueil non thérapeutique de la souffrance psychique ?

... la réponse de SOS Amitié

Association SOS Amitié

OUTLINE

Les principes de l'écoute à SOS Amitié

Le strict anonymat

La non directivité

La neutralité

L'écoute de la souffrance psychique

Conclusion

TEXT

- 1 Plus de quatre cent cinquante délégués des 48 associations « régionales », membres de la Fédération SOS Amitié France s'étaient rassemblés à Nantes du 14 au 16 mai dernier pour leur Congrès National triennal.
- 2 Quelle puissante motivation pouvait ainsi attirer de tous les coins de l'hexagone, durant un week-end de l'Ascension, près d'un quart des écoutants bénévoles qui, tout au long de l'année, du 1^{er} janvier au 31 décembre, sans aucune interruption, de jour comme de nuit, assurent une permanence d'écoute téléphonique à la disposition de toute personne en situation de solitude ; de mal-être, voire de profonde détresse ou de pulsion suicidaire ?
- 3 Le thème général du Congrès, « écouter pour vivre ensemble », confirmait à lui seul la préoccupation de SOS Amitié de s'inscrire comme acteur de la vie sociale, disponible à l'accueil d'appelants en mal de vivre, selon les principes éthiques définis par une charte élaborée et constamment révisée au cours de plus de 40 ans d'existence.
- 4 À l'origine de ce service d'assistance par téléphone, l'intuition d'un pasteur anglican qui, bouleversé par le suicide d'un jeune homme,

avait fait paraître dans les colonnes d'un grand journal londonien, une petite annonce ainsi rédigée : « Avant de vous suicider, appelez Man 9800 »...

- 5 Et le flot d'appels qui, en quelques jours, submergea ce numéro de téléphone, fut à l'origine de la création de l'Association des « Samaritains », dont le développement à l'échelle d'une grande cause nationale britannique fit rapidement école dans plusieurs pays d'Europe, aujourd'hui réunis dans une Fédération Internationale (IFOTES).
- 6 En France, le premier poste d'écoute a été créé dans la région parisienne en 1960. La Fédération SOS Amitié France fut reconnue d'utilité publique en 1967, et l'Association SOS Amitié de la région de Lyon fut elle-même fondée en 1966, sur l'initiative de représentants des diverses confessions et avec la participation d'éminents professionnels du corps médical, psychiatres et psychologues.
- 7 Aujourd'hui, l'ensemble des postes d'écoute de SOS Amitié reçoit près de 600 000 appels par an, dont un peu plus de 60 000 pour la région Rhône-Alpes, et près de 30 000 pour l'agglomération de Lyon Villeurbanne.

Les principes de l'écoute à SOS Amitié

- 8 Précisons que l'écoute se veut délibérément non professionnelle, apolitique, a-confessionnelle.
- 9 Les écoutants sont tous des bénévoles, qui abandonnent en entrant au poste d'écoute toute prétention à un savoir ou à un pouvoir sur l'appelant : nous ne sommes ni psy, ni assistants sociaux, ni conseillers conjugaux ou juridiques...
- 10 Mais bénévolat ne signifie pas amateurisme et les candidats à l'écoute doivent être guidés par une forte motivation pour accomplir un parcours exigeant de sélection et de formation à l'écoute :
 - Entretiens préalables avec des représentants de l'Association et avec un psychiatre, pour préciser la nature de l'engagement dans ce type très

spécial d'assistance, et vérifier que le tempérament du candidat s'accorde bien aux exigences des principes éthiques posés par la charte.

- Puis une session de formation initiale, animée par des formateurs professionnels (psychologues), et par des écoutants expérimentés.
- Par la suite, des journées de formation continue rassemblent tous les écoutants de l'Association pour travailler un thème particulier.
- Après son entrée en fonction, l'écoutant s'engage à participer régulièrement, tous les 15 jours, à une séance de travail en groupe, supervisée par un psy, pour vérifier avec l'aide cordiale et amicale, mais sans complaisance du groupe, que sa pratique de l'écoute répond bien aux principes fondamentaux de la charte.

- 11 Ces principes dégagés au long de plus de 40 ans d'expérience garantissent la qualité de l'écoute dans le respect de la personne de l'appelant :

Le strict anonymat

- 12 **Le strict anonymat** des conversations engagées avec l'appelant. Anonymat de ce dernier, qui préserve sa liberté, et lui permet de tout dire sans crainte d'être reconnu. De nombreux exemples montrent que, très souvent, l'anonymat fonde un appel que son auteur pense, dans le moment, ne pouvoir adresser à aucune personne de son entourage. Anonymat également de l'écoutant qui souligne sa volonté de n'être pas lui-même le sujet de l'entretien et de s'effacer derrière la personne de l'appelant.
- 13 À ce respect strict de l'anonymat est tout naturellement liée la deuxième règle de l'écoute à SOS Amitié :

La non directivité

- 14 L'écoutant n'a pas de « vouloir » sur l'appelant. Il n'est pas là pour lui prodiguer des conseils ni pour l'orienter dans une direction donnée, mais pour l'aider à maîtriser son angoisse, à reprendre possession de lui-même. Dans l'espace de libre expression qui lui est offert par l'écoutant, la parole de l'appelant peut s'affirmer, sa souffrance se raconter.
- 15 Et cet écoutant discret, qui n'intervient que pour faciliter le dialogue, mais non pour le guider, garde toujours à l'esprit la préoccupation de

ne pas ramener à lui la conversation, de n'émettre aucune opinion, aucun jugement, de ne pas se placer dans un rapport de « dominant » ou de « sachant ».

- 16 Mais cette règle de non-intervention dans les décisions de l'autre, ne suppose pas passivité de l'écouter, qui s'efforcera toujours de témoigner de la vigilance de son attention, une attention qui se veut portée d'abord à la personne, et non pas à ses problèmes.
- 17 Afin que cet appelant, assez angoissé dans sa solitude pour composer, souvent la nuit, un numéro de téléphone qui le mène vers un inconnu à qui il va peut-être tout dire de sa vie, de ses souffrances, de ses échecs, de son amertume ou de son désespoir, sente qu'il devient pour quelqu'un d'autre une personne qui, en ce moment, a un prix, une valeur unique et irremplaçable. Ainsi peut-il saisir une chance de reprendre l'estime de lui-même et une confiance en sa capacité de trouver, par lui-même, la force de faire face à ses problèmes.

La neutralité

- 18 **La neutralité** de l'écouter découle tout naturellement des deux principes précédents. L'indépendance de SOS Amitié de tout mouvement politique ou confessionnel garantit à l'appelant le respect de ses propres opinions et la liberté de les exprimer sans être jugé.
- 19 Ces diverses règles pourraient apparaître contraignantes, mais l'écouter comprend bien vite que les principes de la charte, tout comme l'invitation à un effort permanent de formation et d'évaluation de sa pratique, sont, pour lui comme pour l'appelant, la plus sérieuse garantie contre les risques de « dérapage » qu'une grande bonne volonté, une excessive compassion, une recherche exagérée de compréhension pourraient entraîner : risque de débordement d'affectivité, risque de substitution d'un lien de dépendance à la relation égalitaire qui pourrait seule favoriser la reconstitution d'une personnalité déstructurée par la vie.

L'écoute de la souffrance psychique

- 20 Et ceci apparaît comme particulièrement important dans le cas d'appels de personnes faisant état de souffrance psychique ou laissant apparaître des troubles mentaux divers. De tels appels paraissent devenir plus fréquents avec l'évolution des traitements psychiatriques, en particulier avec la réduction du nombre de lits pour l'hospitalisation à plein temps et l'augmentation du nombre de patients soignés en « hôpital de jour ». Rendus à eux-mêmes le soir... et la nuit jusqu'au lendemain matin, les patients atteints de crises d'angoisse cherchent et trouvent à s'exprimer auprès de SOS Amitié dans ces moments-là.
- 21 Un atelier du Congrès de Nantes s'était consacré à une réflexion en profondeur sur l'écoute de la maladie mentale. Les participants ont unanimement reconnu que face à un discours confus, parfois incohérent, ce n'est pas le rôle de l'écouter de mettre un nom sur ces états, de formuler un diagnostic.
- 22 Mais ces appels « psychiques » nous obligent à faire le deuil d'une quelconque toute-puissance, nous sont une école de patience et de tolérance. Soucieux de ne pas nous laisser piéger par une recherche d'identification ou la tentation de « jouer le psy », nous pouvons offrir un lieu particulier d'accueil de la maladie mentale, où l'on peut entendre différemment un discours, où il est permis d'expérimenter une autre manière de dire que dans le cabinet du psychiatre : certains appels n'iraient jamais ailleurs, et nous pensons qu'il peut être bienfaisant pour l'appelant d'être ainsi accueilli dans ce moment-là. Sous la réserve expresse et fondamentale qu'en aucun cas nous ne nous permettrons d'émettre un jugement ou d'accueillir complaisamment une critique du patient sur le traitement thérapeutique engagé par le spécialiste. Bien au contraire, nous pouvons parfois, au terme d'une telle écoute, aider l'appelant à prendre conscience qu'il a besoin d'une prise en charge par un professionnel et dédramatiser l'hypothèse d'une prise de rendez-vous au cabinet d'un psychiatre ou auprès d'un centre de consultation médico psychologique.

- 23 Il est donc clair que cet accueil, proposé sans aucune prétention au soin, a pour seule ambition d'offrir à un appelant la seule chose que nous puissions lui donner : une écoute attentive, et la reconnaissance de son droit à être aimé.

Conclusion

- 24 Après quarante ans d'existence, SOS Amitié pourrait s'interroger sur le bien-fondé de son action à une époque où les services d'assistance spécialisée se sont multipliés, reprenant souvent un sigle « SOS », et où, par ailleurs, l'évolution des techniques pourrait paraître relativiser l'importance du téléphone comme moyen de communication entre les personnes. Et depuis un an, sur impulsion de notre Fédération, toutes nos Associations sont en recherche pour redéfinir avec plus de rigueur, la « cause » que nous désirons servir et la spécificité de notre mission.
- 25 En soulignant la nécessité des services rendus par de nombreuses organisations ou associations spécialisées dans l'aide apportée aux personnes en difficulté (sida, alcool, femmes battues, etc.) et sans prétendre d'aucune manière concurrencer ou suppléer le remarquable dispositif de soins prodigués par les professionnels du monde médical et psychiatrique, nous croyons que SOS conserve un rôle particulier au service des personnes en situation de détresse.
- 26 Spécialistes... de l'écoute généraliste (si nous pouvons risquer cette formule), nous répondons à une angoisse par l'affirmation d'une présence, permettant aux appelants de mettre en mots ce qu'ils peuvent ressentir.
- 27 Nous savons bien que nous n'apportons pas de solutions, que nous ne sommes pas des « sauveurs ». Mais nous essayons d'être là, disponibles, pour cet autre qui peut-être, va avoir besoin de nous appeler, pour se sentir exister.

BIBLIOGRAPHY

HOESTLAND B., WEBER D., ELCHARDUS J.M., *La médiation téléphonique, de la prestation de service à l'engagement thérapeutique dans l'urgence*, Service de médecine légale psychiatrique des urgences, Hôpital E. Herriot, Place d'Arsonval, 69437 Lyon Cedex 03.

LIVRE BLANC DE LA FORMATION - SOS AMITIÉ FRANCE, 11 rue des Immeubles Industriels, 75001 Paris.

MONTHEIL, M. (dir.), « Écouter l'angoisse », *L'Esprit du temps*, 1997.

Revue SOS AMITIÉ, 4 numéros par an, abonnement 120 F par an, 11 rue des Immeubles Industriels, 75011 Paris.

AUTHOR

Association SOS Amitié
Lyon

Publications

L'adultère au féminin et son roman

Annik Houel and Monique Charles

EDITOR'S NOTES

Propos recueillis par Monique CHARLES.

AUTHOR'S NOTES

Nous avons rencontré Annik HOUEL, professeur à l'Institut de psychologie à l'Université Lyon 2 à l'occasion de la parution de son dernier livre : Annik HOUEL, *L'adultère au féminin et son roman*, Armand Colin, 1999.

TEXT

Canal Psy : Comment situez-vous cette étude relativement à la publication antérieure, *Le Roman d'amour et sa lectrice, une si longue passion, l'exemple Harlequin* ?

Annik HOUEL : Les choses se sont en fait déroulées dans un ordre inverse d'une certaine logique, car la démonstration que contient ce dernier livre sur l'adultère est à la base de mon analyse des romans Harlequin. Les aléas de l'édition font paraître ce deuxième livre après, alors qu'il va plus au fond de la démonstration au niveau des enjeux psychologiques que j'ai voulu mettre en évidence, sur la base d'un matériau plus classique : il s'agit de romans écrits sur la question de l'amour par les grandes auteures de la littérature française : Marie de FRANCE, Madame de LAFAYETTE, George SAND, COLETTE, et Simone de BEAUVOIR. Or la question de l'amour est traitée par elles avant tout en mettant en scène un adultère, féminin bien sûr !

Canal Psy : Autour de quelles questions votre livre est-il organisé ?

Annick HOUEL : Mon analyse a comme point d'appui un aspect de la théorie freudienne sur la sexualité féminine peu exploité, celui qui porte plus particulièrement sur l'adultère féminin, en lien avec un autre aspect qui est resté aussi peu exploité par ses successeurs, hommes et femmes, l'importance du lien mère-fille dans la psyché

féminine (cf. ses articles de 1931 et 32). Dans plusieurs de ses textes, les premiers en particulier, FREUD envisage l'adultère comme une des issues possibles à l'insatisfaction féminine. Idée peu reprise en général, idée assez dangereuse évidemment ! Quelques vingt ans plus tard, il accorde une place grandissante dans la psyché féminine au lien originaire à la mère, malgré le refoulement particulièrement inexorable, précise-t-il, dont il est l'objet : le lien œdipien au père ne réussirait pas à se substituer complètement au lien pré-œdipien à la mère. C'est à partir de cette autre question laissée en suspens que je me suis demandé ce qui se passait dans l'adultère féminin : quelle place respective occupent donc ces deux imagos, paternelle et maternelle, dans le double choix d'objet sexuel inhérent à l'adultère féminin ? En réponse à une insatisfaction conjugale, j'ai supposé que l'adultère offrait une dualité compensatrice où amant et mari non seulement coexistent mais se complètent, chacun étant la condition nécessaire de l'autre.

Canal Psy : Qu'avez-vous voulu particulièrement mettre en valeur ?

Annik HOUEL : J'ai voulu montrer que comme la fillette se réfugie dans l'œdipe après la tempête de la relation préœdipienne à la mère, la femme adultère, plutôt que de changer de mari, l'utilise comme un port d'attache. Il est rassurant, pendant que l'amant satisfait l'aspect passionnel de la relation à la mère. Sous l'aile protectrice du mari, la relation adultère peut être vécue dans ses composantes les plus régressives, sans courir vraiment les risques d'une passion « fatale ».

Canal Psy : En quoi la figure de l'amant, sa permanence comme son évolution, a valeur d'indicateur ?

Annik HOUEL : J'ai trouvé des traits remarquablement constants au fil des siècles. Ces romans en appellent chacun à leur façon aux mêmes images d'un amant idéal dont le référent reste l'amant adultère, parce qu'il entraîne dans le monde bienheureux d'une jouissance primaire, celui d'un état narcissique, élationnel, de fusion avec et dans le sein maternel. La liaison adultère répète une liaison première, le lien primordial mère-fille, et en la rejouant, permet de la dépasser. Je préciserai en disant que si les conditions sociohistoriques de l'amour et du mariage ont bien changé, la nécessité du refoulement du lien mère-fille quant à lui continue à perdurer. En tout cas, il est certain que la misogynie consécutive dont peuvent témoigner les femmes

entre elles aide très certainement à maintenir la paix sociale entre les sexes !

Canal Psy : Quel rôle attribuez-vous à la première relation de la fille à sa mère dans la construction de son lien de couple et de l'imaginaire dont il est porteur ?

Annik HOUEL : À l'heure d'une relative égalité sexuelle, les femmes apparaissent pourtant toujours comme les plus désillusionnées au niveau amoureux, si l'on en juge par l'important nombre de divorces qu'elles demandent. Si FREUD, de son temps, disait que les seconds mariages sont souvent bien meilleurs pour les femmes, satisfaisant en quelque sorte leur double choix d'objet, le pauvre premier mari ayant passé son énergie à essayer les aléas de la relation mère-fille, on peut penser qu'actuellement la solution reste au minimum la même, un deuxième mariage, mais pourquoi pas autre chose, comme un adultère ?

Canal Psy : Et maintenant, quels sont vos projets ?

Annik HOUEL : L'indulgence des jurys d'assises envers ce que la presse appelle le « crime passionnel » semble montrer que si la loi a changé, l'adultère féminin ne semble pas pour autant absous dans les mentalités. Malgré l'évolution des mœurs, l'homme jaloux est toujours « compris », si ce n'est excusé. La notion de culpabilité, même si elle est réfutée, peut se retrouver du côté de la victime, sous la plume en tout cas des journalistes. C'est ce que nous avons constaté, Patricia MERCADER, Helga SOBOTA et moi-même, dans le cadre de l'étude que nous menons actuellement sur le crime dit passionnel. Ajoutons que, « coupables » ou innocentes, elles sont de toute façon deux à trois fois plus souvent victimes de leur compagnon jaloux que l'inverse. On voit que si la loi a changé, la double morale sexuelle dénoncée par FREUD continue de s'exercer. C'est pourquoi ce nouveau travail est pour moi tout à fait dans la même lignée.

AUTHORS

Annik Houel

IDREF : <https://www.idref.fr/058615156>

ISNI : <http://www.isni.org/000000002268757X>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/13091490>

Monique Charles